

ÉLOGES FUNÈBRES



IN MEMORIAM



Éloges funèbres des membres décédés en 2015-2016



Éloge de Monsieur Claude Kevers-Pascalis (1920-2016) prononcé par Monsieur Jean-Claude Bonnefont le 18 mars 2016

Claude Kevers-Pascalis était un homme cultivé, éloquent, d'une extrême courtoisie. Il avait reçu une excellente formation scientifique, qui l'avait conduit à entrer à l'École Centrale de Paris, dont il était sorti en 1946, mais il avait gardé de ses études chez les jésuites, à Liège et à Marseille, le goût des langues anciennes et de l'antiquité, ainsi qu'un humanisme empreint de spiritualité.

Son nom composé de deux patronymes évoquait son origine familiale : un père belge, officier, puis ingénieur, une mère parisienne d'ascendance méridionale. Les hasards de la guerre de 1914-18 les avaient réunis et il était né de cette union le 8 juillet 1920. Il est donc mort dans sa 96^e année.

Cette longue existence a été bien remplie. Claude Kevers-Pascalis a fait d'abord une carrière d'ingénieur. Comme ingénieur conseil à la CEGOS, puis dans un cabinet qu'il avait fondé avec un camarade, enfin, à partir de 1971, ingénieur conseil dans la société Nordon, à Nancy, bientôt adjoint du PDG et chargé spécialement de surveiller la qualité du matériel livré aux centrales nucléaires. A un homme comme lui, dont on connaissait la compétence et le sérieux, on pouvait confier des tâches aussi délicates !

Parallèlement, Claude Kevers Pascalis a accepté d'autres responsabilités dans le monde industriel. Président des Centraliens de Nancy, il a présidé

aussi l'URGIL, c'est-à-dire l'Union régionale des groupements d'ingénieurs de Lorraine. Il a été aussi vice-président de la Société industrielle de l'Est. A ces divers titres, il a contribué à nouer des contacts étroits entre le milieu industriel et les universités, en aidant à trouver des stages pour les étudiants de Nancy et en suscitant l'attribution de prix pour récompenser leurs travaux. Il fut, Robert Mainard et Michel Boulanger pourraient en témoigner comme moi-même, un grand ami des universités lorraines.

Mais lorsque comme lui, on prend sa retraite du monde du travail à 61 ans et qu'on a la santé pour vivre encore au-delà de 90, une deuxième carrière s'ouvre devant nous. Claude Kevers Pascalis, qui tenait de sa mère le goût de l'écriture, est devenu un écrivain reconnu et un conférencier apprécié.

Son intérêt pour l'antiquité l'a conduit à écrire des biographies historiques, légèrement romancées, qui pouvaient toucher un large public et lui faire prendre conscience de la valeur de l'héritage que nous avons reçu de ce très ancien passé. Son *Crésus*, en 1985, est paru avec une préface du président Edgar Faure et il a obtenu une feuille d'or au Livre sur la Place de Nancy en septembre 1986. Ce furent ensuite *l'Œil du roi*, biographie de Cyrus le Grand, en 1989, *Le Songe de Pharaon*, en 1993, *La Vengeance d'Amon*, en 1998. Du Proche-Orient, il était naturel de passer à l'évêque de Myre, en Asie Mineure, que les Lorrains ont choisi pour leur patron : Claude Kevers Pascalis a publié un *Saint Nicolas, citoyen romain*, qui a obtenu le prix Erckmann Chatrian en 1995, et qui a été suivi d'un *Saint Nicolas*, en collaboration avec Henri Claude et Marcel Thiriet, primé par les conseils généraux de Lorraine en 1999, puis de *Saint Nicolas, légende ou histoire ?* en 2002, enfin du beau volume sur *Saint Nicolas des Lorrains à Rome*, avec Hubert et Simone Collin en 2006.

Plus récemment, il avait prêté sa plume au beau livre de commémoration que la Société Nordon, née en 1904, avait édité en 2004 : *Nordon, 1904-2004, cent ans au service de l'industrie*. Il avait aussi porté son attention sur Charles le Téméraire, ennemi commun des Liégeois, qu'il avait durement châtiés et des Nancéiens : après un *De Liège à Nancy, sur les pas du Téméraire*, en 2005, il avait voulu percer le mystère de la « trahison » de Campo-Basso, qui était peut-être simplement un agent secret du duc René II : *Un traître à la cour ?* a été son dernier livre en 2010.

Parallèlement, Claude Kevers Pascalis est intervenu avec un grand succès devant les auditeurs de l'Université de la Culture Permanente, à partir de l'année 1988-89 et jusqu'en 2006-2007. Il y traitait chaque année d'un sujet différent : non seulement des sujets historiques sur lesquels il avait écrit des ouvrages, mais même sur des questions de vulgarisation scientifique, que par la clarté et la simplicité de son exposition, il rendait accessible même à ceux qui n'avaient

reçu qu'une formation littéraire. Nancy n'était pas la seule à bénéficier de ses conférences ; les antennes aussi le réclamaient et il en a visité en moyenne 5 ou 6 chaque année. Il a siégé pendant plusieurs années au Conseil d'administration de l'UCP, où ses avis étaient toujours pertinents et écoutés.

À l'Académie de Stanislas, où il avait été admis le 5 juin 1987 en qualité d'associé, il est devenu membre titulaire le 19 mai 1989. Après avoir exercé les fonctions de secrétaire annuel en 1989-90, il a laissé son tour à d'autres confrères et n'est devenu vice-président qu'en 1994-95 et président en 1995-96. Son discours de réception, prononcé en mai 1991, a porté sur *Les sources égyptiennes de l'éthique judéo-chrétienne*. Il a marqué l'histoire de l'académie en y faisant élire comme associée correspondante une éminente égyptologue, Madame Christiane Desroches Noblecourt, qui est venue devant nous rendre un bel hommage à notre ancien confrère, le chanoine Drioton, le 28 septembre 1991.

En novembre 2004, dans le cadre du 50^e anniversaire du jumelage entre Liège et Nancy, et sous l'égide de notre académie, il a présenté successivement dans ces deux villes une conférence sur Charles le Téméraire.

Outre les divers rapports qu'il a fait à l'académie, ses nombreuses communications ont porté sur les sujets historiques qui ont fait l'objet de ses ouvrages ou sur les questions d'astrophysique qui le passionnaient aussi.*

Claude Kevers Pascalis avait été nommé en 1982 chevalier et il était depuis 1993 officier de l'Ordre national du Mérite.

Préoccupé de l'état de santé de son épouse et désireux de se rapprocher de ses enfants, il a quitté Nancy pour Le Havre et il est devenu membre honoraire de notre compagnie le 17 juin 2011. Il est décédé au Havre le 3 février 2016, mais il a tenu à ce que ses obsèques fussent célébrées à Nancy, où il comptait de très nombreux amis. Elles ont eu lieu à la cathédrale de Nancy, le 10 février 2016, où la veuve de notre confrère Gérard Gorcy lui a rendu un très bel hommage, auquel tous les participants ont été heureux de s'associer.

****Communications de M Claude Kevers Pascalis à l'Académie de Stanislas**

20 mai 1988 : *Cyrus le Grand, ou une oasis de clémence et de tolérance dans l'antiquité.*

15 mai 1991 : *Discours de réception : Les sources égyptiennes de l'éthique judéo-chrétienne.*

19 février 1993 : *La Lycie, patrie de saint Nicolas.*

17 octobre 1997 : *Les troubles du comportement chez les despotes ; un exemple tiré de l'antiquité.*

18 septembre 2001 : *Colloque Stanislas et son Académie : L'état de la science en 1750, vu par le comte de Tressan.*

16 janvier 2004 : *L'astronomie de l'invisible : les trous noirs.*

14 octobre 2005 : *Colloque sur l'Éducation et les Lumières : La création de la, première en date des grandes écoles françaises d'ingénieurs : l'École nationale des Ponts et Chaussées.*

3 février 2006 : *La théorie de la relativité.*

20 novembre 2006 : *Saint Nicolas, personnage historique.*

21 mars 2008 : *Le condottiere Campo-Basso : « Traître » au Téméraire ou « agent secret » au service de la Lorraine ?*



Éloge de Monsieur François Roth (1936-2016) prononcé par Monsieur Jean-Claude Bonnefont le 16 juin 2016

Lorsqu'un éloge académique est prononcé à l'Académie française, c'est par celui qui succède dans son fauteuil à l'académicien décédé. Le nouvel arrivant doit alors s'efforcer de dire du bien d'un homme qu'il n'a guère connu, dont il ne partage pas forcément les idées, dont il n'a pas forcément les mêmes goûts esthétiques ou littéraires.

Ici, il n'en va pas de même. Nous devons évoquer la mémoire d'un confrère que nous avons longtemps côtoyé, que nous avons apprécié aussi bien dans les ouvrages de l'esprit que dans les pratiques de la vie quotidienne, avec lequel nous avons tissé des liens d'amitié autant que de confraternité. Ce devrait être plus facile, mais c'est aussi une épreuve, car elle ravive notre chagrin de l'avoir perdu.

En ouvrant le dossier de François Roth que l'académie conserve dans ses archives, une chose m'a frappé d'abord : le rapport grâce auquel il a été introduit dans notre académie avait été rédigé par moi ; je l'avais oublié, mais j'ai reconnu les caractères de ma machine à écrire. En le relisant aujourd'hui, je le trouve objectif, mesuré, dépourvu de la moindre réserve ; mais si j'avais à le refaire maintenant, le portrait de François Roth serait enrichi de bien des qualités nouvelles, qui ne se sont révélées qu'avec les années, à mesure que j'apprenais à mieux le connaître et qu'il devenait plus pleinement maître de ses écrits et de sa parole.

J'écrivais naturellement, à cette date, que François Roth était né à Gien, le 16 février 1936, d'un père mosellan et d'une mère berrichonne ; et qu'après des études secondaires faites à Gien, il avait entrepris de brillantes études supérieures d'histoire à la Sorbonne, qui lui avaient permis de devenir agrégé d'histoire à l'âge de 23 ans. Arrivé en Lorraine, il avait enseigné au lycée Fabert

de Metz, avant d'accéder à la Faculté des Lettres de Nancy, où il était devenu professeur titulaire d'histoire contemporaine en 1977, après une thèse de doctorat brillamment soutenue en 1973, à l'âge de 37 ans. C'était un excellent candidat, qui avait tout naturellement sa place à l'académie, où il a été admis comme associé correspondant le 30 novembre 1990.

Nous n'avons pas eu à regretter de l'avoir admis, au contraire. Très occupé par ses multiples tâches universitaires et le soin de ses publications, comme nous l'avons tous été les premières années de notre parcours académique, il nous a fait profiter à plusieurs reprises du fruit de ses travaux, dans des communications toujours claires et parfaitement documentées, sur les sujets qu'il connaissait mieux que personne et qui intéressaient vivement son auditoire. Le 2 avril 1993, il décrit *Nancy durant la Grande guerre*, et montre comment la vie s'est organisée dans une ville que la victoire du Grand Couronné avait sauvée de l'occupation allemande.

Nommé membre titulaire le 30 janvier 1998, sous la présidence de Dominique Flon, il évoque le 20 octobre 2000 la figure sympathique de *Monsieur Willibrod Benzler*, qui fut évêque de Metz dans une période difficile, de 1901 à 1918. Quand il est admis à prononcer son discours de réception, à la séance solennelle du 30 mai 2001, il se définit comme *Un historien dans son siècle*, et réclame pour l'historien un « droit d'inventaire », pour mieux replacer les événements dans leur contexte. Comment écrire l'histoire contemporaine sans s'intéresser à la presse et à la façon dont elle a été fabriquée et diffusée ? C'est un autre sujet passionnant qu'il traite le 4 juin 2004, lorsqu'il évoque *Léon Goulette, directeur de l'Est Républicain de 1889 à 1911*. Le 18 janvier 2008, il traite des rapports entre l'histoire et la littérature dans une communication intitulée : *Maurice Barrès et la Lorraine : une relation affective et un sujet littéraire*, qui n'a malheureusement pas été reproduite dans nos Mémoires.

Lorsque ses multiples travaux lui laissent enfin un peu plus de disponibilités, il entre au bureau de l'académie comme secrétaire en 2012. Ayant aussi des liens étroits avec l'Académie nationale de Metz, dont il est membre titulaire depuis 1994, il contribue efficacement à toutes les activités inter-académiques, comme la table ronde de Metz « La Lorraine, quel avenir ? » du 31 mars 2012, ou le Colloque de Dijon, le 15 juin 2013, où il parle des *Relations Bourgogne Lorraine : contacts et convergences*. Vice-président en 2013, il devient à son tour président de l'Académie de Stanislas le 13 juin 2014. Nous nous souvenons encore de la manière à la fois consciencieuse et brillante dont il a assuré cette fonction et des discours qu'il a prononcés à cette occasion, notamment sur *Mémoire, devoir de mémoire et histoire*, sans oublier sa magistrale présentation

du Musée de la guerre de 1870, à Gravelotte. Nous devons nous souvenir de ces derniers mots qu'il nous a adressés, comme un testament, à la fin de son allocution de la séance solennelle du 18 janvier 2015, qu'il présidait : « Lutter contre l'oubli est un devoir essentiel et la transmission des valeurs humanistes une obligation à laquelle nul ne peut dérober ».

Notre secrétaire annuelle, Françoise Mathieu, vous dira encore dans un instant quelle fut encore son activité au cours de notre dernier exercice, sa dernière communication et le rôle qu'il a joué pour préparer notre Colloque sur les 250 ans du rattachement de la Lorraine à la France, tenu malheureusement après sa disparition, mais qui lui doit sa très belle réussite.

Mais François Roth ne s'est pas contenté de servir l'académie de toutes les ressources de son talent, il lui a fait aussi honneur au dehors par la qualité de ses travaux universitaires et la notoriété de ses publications. Après sa thèse, qui avait pour sujet : *La Présidence de Lorraine sous l'Empire allemand*, et qui a été éditée en 1996 sous le titre de *La Lorraine annexée*, il n'a pas cessé de s'intéresser aux relations franco-allemandes et à l'histoire de l'Allemagne contemporaine. Ce sont *Les Lorrains entre la France et l'Allemagne* (PUF, 1981), *La Lorraine dans la guerre de 1870* (1985), puis *La guerre de 1870* (Fayard, 1990), *le dernier siège de Metz* (Serpenoise 2013), *l'Allemagne de 1815 à 1918* (A Colin 2002), *Petite histoire de l'Allemagne au 20^e siècle* (A Colin 2002), et même, ce qui est assez rare pour être signalé, une actualisation de sa thèse, publiée en 2007. On sait que le centenaire de la Grande Guerre ajoute encore en ce moment de l'intérêt à de tels travaux, et nous avons particulièrement goûté l'utile mise au point qu'a faite notre regretté confrère sur les premiers mois de ce conflit, qu'on imaginait court et qui s'est éternisé : *Six mois qui incendièrent le monde, juillet-décembre 1914* (Taillandier 2014).

Comme on le voit dans plusieurs de ces titres, les relations entre la Lorraine et l'Allemagne, puis avec la construction européenne, ont été si étroites, qu'il est difficile de séparer ceux qui traitent uniquement de sujets lorrains. C'est sans doute le cas de *La Vie politique en Lorraine au XX^e siècle* (PUF 1985), de *l'Histoire de la Lorraine et des Lorrains* (Serpenoise 2006), de *l'Histoire politique de la Lorraine de 1900 à nos jours* (Serpenoise 2012), de *l'Histoire de Thionville* (Serpenoise 1995), d'*Alsace Lorraine, histoire d'un pays perdu de 1870 à nos jours* (Place Stanislas 2010), de la très belle biographie de *Raymond Poincaré, un homme d'état républicain* (Fayard, 2000), suivie de celle de *Robert Schuman, du Lorrain des frontières au père de l'Europe* (Fayard 2008).

Il faudrait citer encore d'autres livres, comme *Le temps des Journaux* ou *l'Invention de l'Europe de Jean Monnet à l'Union européenne*, ceux auxquels il n'a fait que collaborer, les très nombreux articles qu'il a rédigés, sans compter

les multiples conférences qu'il a prononcées, devant des auditoires très divers et toujours suspendus à ses lèvres.

A l'Université de Nancy II, puis à celle de Lorraine, il a apporté non seulement le prestige de sa notoriété, mais aussi le concours d'un travail efficace et soutenu, avec de multiples enseignements, des directions de thèses qui ont abouti à de brillantes soutenances. Il a dirigé l'UER des Sciences historiques et géographiques et pendant 8 ans, à partir de 1984, les Annales de l'Est. Nous savons quel rôle il a joué aussi au Comité d'Histoire régionale, organisme destiné à stimuler et encadrer la recherche historique sur notre région. Il acceptait volontiers toutes les tâches qu'on lui confiait, car sa puissance de travail était extraordinaire.

Essayons maintenant de caractériser l'historien qu'il fut. On peut déceler dans l'abondante production de François Roth trois sortes de travaux, qu'il menait à bien avec un égal bonheur : des travaux de recherche universitaire, fondés sur une information de première main ; des manuels destinés à guider les étudiants en histoire ; des ouvrages s'adressant au grand public, qui sont sans doute les plus nombreux. Il avait en effet le rare talent de s'adresser à tout le monde dans un langage clair, qui convenait à tous ; et aussi bien dans ses écrits que dans ses conférences, qui étaient très suivies, il se faisait toujours comprendre sans effort de ses lecteurs et de ses auditeurs. Car il savait aller à l'essentiel, à ce qui était important, original, utile à retenir, sans s'embarrasser de détails inutiles qui auraient égaré son public. Il faisait toujours preuve d'un grand discernement ; il visait juste et ce qu'il disait touchait toujours son but.

Discernement dans les exposés, discernement aussi dans la recherche. Il savait aller à l'essentiel, trouver les documents caractéristiques, interroger les écrits des personnages les mieux informés, tirer des événements une signification que les contemporains n'avaient pas tous vue eux-mêmes. Il savait présenter avec le même bonheur les questions politiques compliquées, les opérations militaires des guerres contemporaines et les évolutions économiques et sociales. Sous sa plume, l'histoire devenait logique, elle prenait un sens, elle s'animait, elle devenait la vie même des hommes et des sociétés d'autrefois.

Le dieu Janus avait deux visages. L'historien de l'époque contemporaine en a deux aussi : l'un tourné vers le passé récent, l'autre vers le présent, non pas opposés dos à dos, mais installés face à face, comme deux miroirs qui se renvoient continuellement leurs images. François Roth n'a pas cessé de faire ces allers et retours entre hier et aujourd'hui, pour projeter une lumière plus vive sur certains événements du passé, ou éclairer le présent par ce que les hommes avaient vécu auparavant et les représentations mentales qu'ils avaient acquises. Les biographies de grands personnages lorrains, comme Raymond

Poincaré et Robert Schuman sont une occasion idéale de jeter un pont entre hier et aujourd'hui. L'histoire d'un journal, comme l'Est Républicain, permet aussi de mesurer le chemin que notre société a parcouru depuis plus d'un siècle. L'examen des élections qui se déroulent sous nos yeux est encore un moyen de tester la permanence de certains courants d'idées, en même temps que les évolutions sociologiques et psychologiques qui transforment le corps électoral. Quand on connaît bien les données fondamentales, on est plus apte à déceler les nouveautés qui sont en train d'éclorre. C'est la raison pour laquelle on faisait souvent appel à François Roth pour tirer les enseignements d'un scrutin, dans une soirée électorale, à chaud si j'ose dire, à l'heure où les résultats parvenaient encore.

Mais est-ce bien la place d'un historien ? Ne doit-il pas devenir aveugle au présent, pour ne tourner ses yeux que vers le passé ? François Roth s'est brillamment justifié de ce reproche dans son *Discours de réception* du 30 mai 2001. Écoutons ces quelques lignes : « On disait jadis et on dit quelquefois encore que l'historien ne doit être d'aucun temps, ni d'aucun pays. On l'installe sur un piédestal au-dessus de la mêlée, un peu comme dans une tour d'ivoire, d'où il serait aisé d'écrire une histoire objective qui établirait définitivement la vérité. En le poussant vers cet Olympe inaccessible, on assigne à l'historien une mission impossible ». Il est légitime au contraire, nous dit François Roth, qu'il soit engagé « dans les combats de son temps et les débats de la cité ». Immergé dans le contexte de son époque, il peut plus facilement communiquer à ses contemporains le regard qu'il porte sur le passé. Car la finalité de l'histoire n'est pas seulement de reconstituer le passé, mais de l'interpréter, de le comprendre, de savoir ce qu'il représente pour nous.

Ainsi comprise, l'histoire contemporaine devient un outil indispensable pour la formation des citoyens. Je ne parle pas seulement des étudiants en histoire ou en sciences politiques qu'il a contribué à éduquer et qui ont fait parfois de belles carrières. Tous ceux qui l'ont lu, ou qui l'ont écouté, ont pu remarquer la façon mesurée avec laquelle il abordait notre histoire récente, pour en faire ressortir les valeurs qui fondent notre république, et auxquelles il était profondément attaché. Après l'avoir lu, ou entendu, on prenait conscience d'un fait : on n'a le droit de critiquer que ce que l'on a d'abord parfaitement compris.